

Dix morts

Xavier Villaurrutia

Numéro 107, été 2007

Littérature mexicaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villaurrutia, X. (2007). *Dix morts*. *Nuit blanche*, (107), 36–37.

espejo »). La forme de ces poèmes possède une force interne capable d'exister grâce à de nouvelles turbulences, lesquelles poussent la matière verbale à déborder l'espace du poème et à se réconcilier avec la fluidité de sa thématique.

Au-delà du lieu commun

Xavier Villaurrutia, comme Chirico, n'étale ni n'oppose aucun élément discordant ; plutôt il isole chaque figure pour ne pas tomber dans la représentation rhétorique, pour briser la narration que chaque objet porte en lui et que nous appelons souvent *lieu commun* : « [O]u quand d'une bouche qui n'existe pas / surgit un cri inédit / qui nous jette au visage sa lumière vive / et s'éteint et nous laisse une surdité aveugle⁴ » (« [O] cuando de una boca que no existe / sale un grito inaudito / que nos echa a la cara su luz viva / y se apaga y nos deja una ciega sordera »). C'est ainsi qu'il s'approche de la sensation du fait ou de la chose en soi et, y touchant, la libère. Chez Villaurrutia, il y a une dépossession, une action qui tend à déformer les objets comme s'ils étaient soumis à des forces invisibles.

Une impression d'infini

Les structures poétiques de Xavier Villaurrutia sont compressées par la cohésion interne des mots, de telle sorte que cette compression donne au poème un mouvement circulaire, comme s'il s'agissait d'une matière poreuse : une caverne à l'intérieur d'une caverne, avec une impression d'infini, dans les termes d'Aristote, pour qui l'infini n'est pas cela au-delà de quoi il n'y a rien, mais cela au-delà de quoi il y a toujours quelque chose. C'est-à-dire l'impression de fluidité et d'unité : « C'est la rose entrouverte / de laquelle jaillit l'ombre, / la rose refermée / qui se plie et se répand / évoquée, invoquée, odorante, / c'est la rose labiale, / La rose blessure⁵ » (« Es la rosa entreabierto / de la que mana sombra, / la rosa entraña / que se pliega y expande / evocada, invocada, abocada, / es la rosa labial, / la rosa herida »).

Dans la poésie de Villaurrutia, le pli et le repli ne sont pas antagoniques, ils font partie de la même impulsion vitale du langage, dont les particules tournent en plis, changent et changent à nouveau.

Ce changement verbal qui progresse vers un mouvement interne, il s'agit d'une matière lumineuse, créatrice de sens. Une poésie qui part de l'immobilité de ses concepts, qui joue intérieurement à se plier et à se déplier, à se contracter et à se dilater, à se comprimer et à exploser, pour finalement atteindre à la beauté au moyen de l'élasticité de ses vers. C'est sans nul doute le rythme, ce mouvement qui parvient à réunir tous les sens, qui fait que chaque image peut se sentir, se toucher, se voir, s'entendre : « Qu'est-ce que des lèvres, des regards des lèvres ? / Et ma voix n'est plus mienne / Dans l'eau qui ne mouille pas / Dans l'air de vitre / Dans le feu livide qui coupe comme le cri⁶ » (« ¿Qué son labios? ¿qué son miradas que son labios? / y mi voz ya no es mía / dentro del agua que no moja / dentro del aire de vidrio / dentro del fuego lívido que corta como el grito »).

Ce pouvoir rend l'image écrite vive, espace où coexistent l'organique et l'inorganique, le tout et l'insignifiant. L'unité du rythme villaurrutien, sa puissance proviennent du chaos, de la nuit, de la force de la mort, pour déboucher sur cet *entre-deux* qui conduit non pas au vide, mais au mouvement de ses pôles opposés, en une projection d'infini et un



Quetzalcoatl
Dieu du vent

1. Juana Inés de la Cruz, 1648-1695, NdT.

2. Traduction de Louis Jolicœur.

3. Xavier Villaurrutia, *Nostalgie de la mort*, traduit de l'espagnol par Claude Beausoleil, Écrits des Forges, 1992.

4. Traduction de Louis Jolicœur.

5. Traduction de Claude Beausoleil.

6. Traduction de Louis Jolicœur.

*Silvia Eugenia Castellero, née à Mexico en 1963, est poète, essayiste et journaliste littéraire. Elle a publié un essai intitulé *Entre dos silencios* (1993), consacré à son expérience des ateliers de poésie, ainsi que les recueils *Como si despacio la noche* (1992), *Nudos de Luz* (1995) et *Zooliloquios* (1997), traduit en français par Claude Couffon sous le titre *Zooliloques* (Indigo, Paris, 1997). Elle dirige le magazine littéraire *Luvina* de Guadalajara (Mexique).

Dix morts

À Ricardo de Alcázar

I

Quel symbole de l'existence peut être plus beau que l'ivresse de vivre toujours sans te voir et de mourir devant tes yeux ! Cette conscience si lucide d'aimer ce que nous ignorons et d'attendre l'inattendu ; cette glissade perpétuelle c'est l'angoisse de concevoir que pendant que je meurs j'existe.

II

Si n'importe où on te rencontre, au cœur de l'eau et sur la terre, aussi bien dans l'air qui m'entoure, dans l'embrassement assoiffé ; et si partout tu te maintiens dans la pensée auprès de moi, dans la chaleur de mon haleine et mêlée avec mon sang, n'es-tu pas, Mort, dans mon esprit l'eau, le vent, le feu, la poussière ?

III

Si tu as des mains, qu'elles soient d'un toucher délicat et doux, à peine sensible quand l'on pense que je suis endormi ; et que ton regard me contemple sans m'observer de telle sorte qu'il n'y a rien qui m'embarrasse ni ton frôlement ni tes yeux, pour ne pas vivre le plaisir ni la douleur avec toi, Mort.

par Xavier Villaurrutia*

Traduit par
Silvia Pratt et Louis Jolicœur

IV

À travers des chemins obscurs,
à travers des failles secrètes,
à travers des veines brumeuses
de troncs récemment abattus,
mes yeux tout fermés te regardent
pénétrer dans ma chambre sombre
afin de transformer ma peau
opaque, fébrile et changeante
en particules de diamant
pures, brillantes, éternelles.

V

Je ne rêve pas pour que quand
tu viens patiente et alanguie,
pour que quand j'entends ta parole
douce qui s'étend en silences,
pour qu'en caressant le néant
qui encercle ton corps rigide,
pour que dans ta fragrance sombre
je puisse, au-delà du sommeil,
comprendre que je te possède,
ressentir qu'éveillé je meurs.

VI

La trotteuse, aiguille aiguisée,
son cadran plein va parcourir,
tout entrera en cet instant
bref de l'espace véritable
qui vaste, singulier, profond,
dès ton passage va s'ouvrir
afin que le temps souverain
prolonge notre douce étreinte
et sera-t-il ainsi possible
de vivre même après la mort.

VII

Dans le frôlement, le contact,
dans l'exaltation ineffable
de la caresse souveraine
qui mène sans détour à l'acte,
voici un accord mystérieux
du spasme toujours délirant
où un ciel comblé de lumière
et un enfer plein d'agonie
se fondent quand tu m'appartiens
et quand tu me prends sans délai.

VIII

Même dans l'absence tu vis !
Car je t'aperçois dans le creux
d'une silhouette et dans l'écho
de la musique qui s'éloigne ;
parce qu'en ma propre salive
tu confonds ta saveur funèbre,
et en retour de tous mes biens
tu ne me lègues que la crainte
de trouver jusque dans le goût
le témoignage du néant.

IX

Si je vais sans fin avec toi
et je te caresse et t'occulte ;
si je te nourris même au fond
de ma plus secrète blessure ;
si ma mort te donne la vie
et ma frénésie est ta joie,
quel sera-t-il, Mort, ton destin
quand je m'en irai du monde,
une fois notre nœud défait,
et tu devras laisser mon corps ?

X

Sans succès tu menaces, Mort,
de taire d'un coup ma blessure
et de mettre fin à ma vie
avec quelque parole inerte.
Que puis-je donc penser de toi,
si dans mon angoisse loyale
il m'a fallu souiller l'attente ;
comme tu ne viens pas encore
pour satisfaire mon espoir
à chaque minute je meurs ! **NS**



*Xavier Villaurrutia (1903-1950) est l'un
des plus grands poètes mexicains. Un des principaux
prix littéraires du Mexique porte son nom et ses
disciples se comptent toujours par dizaines.

Il a publié trois recueils : *Reflejos* (1926),
Nostalgia de la muerte (1938) et *Canto a la
primavera* (1948). Il a également écrit des pièces
de théâtre, des textes en prose, des critiques littéraires.
Le poème « Dix morts » (« Décima muerte »), tiré
du recueil *Nostalgia de la muerte*, est présenté ici
pour la première fois dans son intégralité en français.
À noter que Claude Beausoleil a déjà fait paraître
une traduction de certains extraits du recueil
Nostalgia de la muerte (*Nostalgie de la mort*,
Écrits des Forges, 1992), où l'on retrouve quelques
strophes du poème « Décima muerte », sous le titre
« Dixième mort ».